

SOMMAIRE

- 3. L'art, expression multiple de notre commune humanité
- 6. La démocratie culturelle au cœur de l'action des Centres culturels
- 10. Interview :
Elise Jacquemin
« Le langage artistique permet de mettre plus facilement les gens à égalité »
- 14. L'art jaillit, la parole se libère
- 18. Innombrables réunions :
Le graal de la politique et de l'éducation permanente ?



ART
ET ÉDUCATION PERMANENTE

Expression artistique et éducation permanente

Est-ce bien sérieux ?

Le Décret de la Fédération Wallonie-Bruxelles qui définit les missions prioritaires de l'enseignement présente la liste des matières indispensables à l'« instruction » des enfants. Dans cette liste, après le français, les maths et les langues étrangères, mais avant les sciences, l'histoire et la citoyenneté, figure « *l'importance des arts, de l'éducation aux médias et de l'expression corporelle* ». Pourtant, très peu de place est accordée, dans notre enseignement, aux cours artistiques et d'expression créative. Pour ceux qui subsistent, ils sont souvent relégués à une sorte de sous-statut par rapport aux cours « classiques ». Apparemment, nous envisageons l'enseignement comme quelque chose devant d'abord et essentiellement en appeler à l'intellect, à la rationalité pour « *amener tous les élèves à acquérir des compétences qui les rendent aptes à apprendre toute leur vie et à prendre une place active dans la vie économique, sociale et culturelle* » (deuxième objectif fondamental de l'enseignement francophone). L'émancipation par l'intelligence rationnelle.

Notre fonctionnement, comme association d'éducation permanente, actrice de la société civile, est en grande partie un prolongement de la logique que toutes celles et tous ceux qui ont été à l'école en Belgique ont vécu. La même pratique de l'intelligence rationnelle. Pourtant, nous aussi nous considérons l'art et l'expression créative comme essentielle pour l'émancipation individuelle et collective. Mais il reste une sorte de frontière. Ce numéro de Contrastes veut modestement en parler.

Dans ce numéro, nous vous proposons de nous questionner sur l'importance de l'art, de l'expression dans l'éducation permanente, dans les processus d'émancipation collective. Que ce soit parce que l'art interroge notre rapport au monde ou parce que la création artistique permet de libérer la parole. Un autre article traite de la récente modification du décret sur les Centres culturels pour montrer le lien étroit qui existe entre art et éducation permanente. L'interview de la directrice de l'ASBL Le Miroir vagabond nous permettra de (re)prendre connaissance avec une association qui fait réellement de l'éducation permanente (mais pas seulement) par la création artistique. Enfin, artistiquement, ce numéro termine par une réflexion autour du concept de réunion qui rythme, souvent de manière peu artistique, la vie associative quotidienne. Bonne lecture !

Samuel Legros

Equipe de rédaction :

Claudia Benedetto, Françoise Caudron,
Laurence Delperdange, Samuel Legros,
Guillaume Lohest

Rédacteur en chef : Samuel Legros

Mise en page : Hassan Govahian

Editeur responsable :

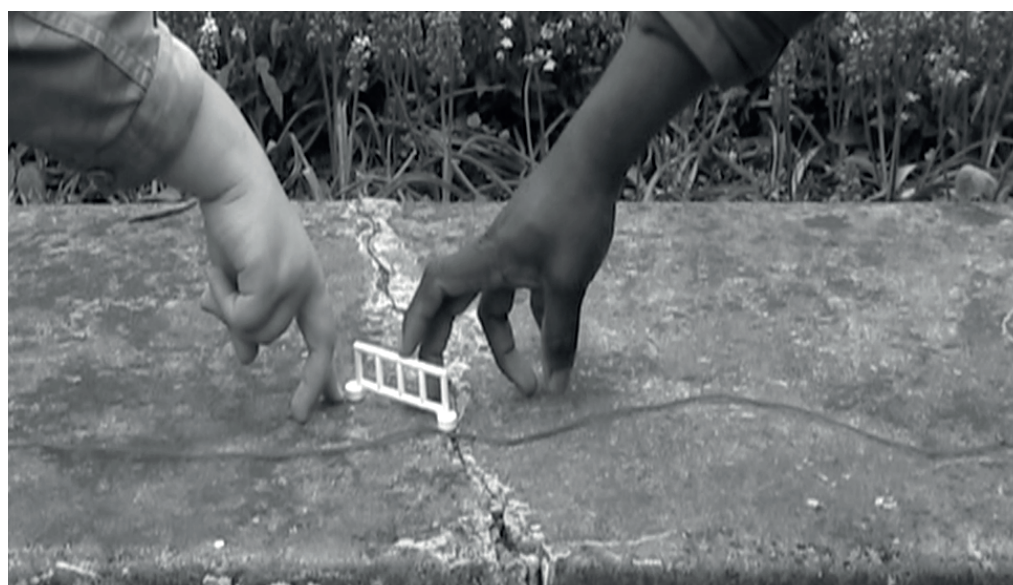
Guillaume Lohest, 8, rue du Lombard
5000 - Namur - Tél : 081/73.40.86
secretariat@equipespopulaires.be
Prix au n° : 4 €

Pour s'abonner (Contrastes + Fourmilière) :
Versez 20 € au compte BE46 7865 7139 3436
des Equipes Populaires, avec la mention :
"Abonnement à Contrastes" + votre nom

ART ET ÉDUCATION PERMANENTE

L'ART, EXPRESSION MULTIPLE DE NOTRE COMMUNE HUMANITÉ

Conséquence peut-être de la pandémie qui nous a forcés au repli, coupés de l'art et de la culture, nous avons eu tout « loisir » de faire le tri entre essentiel et accessoire. Qu'est-ce qui a manqué à nos vies ? Qu'est-ce qui les a nourries spirituellement ? Pourquoi musique, littérature, théâtre, peinture... ont depuis des siècles, des millénaires, jailli partout sur la planète ? Et pourquoi leur vitalité nous est-elle si nécessaire ?



© Equipes PopulairesLe monde comme il tourne, une image réalisée dans le cadre d'un atelier de création d'histoires digitales

En éducation permanente, la découverte par le groupe d'une création artistique, la discussion qu'elle entraîne puis sa réappropriation sous différentes formes, peuvent-elles changer, faire évoluer notre rapport au monde ? Et si c'est le cas, comment ce processus peut-il être un tremplin collectif vers l'action militante ?

L'art est transmission

Dans le grand nord de l'Australie tropicale, les Yolngu - l'une des plus anciennes cultures de la planète - peignent selon des codes sacrés transmis de génération en génération. Leurs œuvres portent en elles leur histoire et ses grands mythes fondateurs. L'art des Yolngu « est philosophie. Il est politique. Il est collectif. Il parle des lieux, crée une cartographie d'un environnement essentiel pour ces peuples aborigènes »¹. Leurs œuvres racontent un territoire et son évolution, un ancrage. Elles participent à transmettre, dans un monde où l'heure est au zapping et au matérialisme.

L'art relie

Découvrir l'art à travers les époques, les continents, les cultures, les civilisations, aide à la compréhension du monde en permettant d'explorer la complexité, la multiplicité, les singularités, les contextes, les points de vue. Des fonctions qui rejoignent indiscutablement les objectifs de l'éducation permanente. Il s'agit d'éviter les raccourcis, les préjugés, le manque de nuances.

L'art, approche sensible des réalités

A propos du rôle de l'art dans une société, l'historien de l'art Didier du Blé présente quelques éléments qui font écho à ce qui sous-tend nos missions d'éducation permanente : « Les sujets de l'art doivent transcender le quotidien. Une des principales fonctions de l'art est de permettre une approche sensible des réalités qui nous entourent. Il s'impose comme besoin pour la réflexion, comme moteur qui conduit à



L'art vit de contraintes et meurt de liberté.

André Gide

L'art est un anti-destin.

André Malraux



© Equipes Populaires - Expo Folon Villers-la-Ville 2020

Neuf catégories d'activités artistiques sont reconnues aujourd'hui : l'architecture, la sculpture, la peinture et le dessin, la musique, la littérature et la poésie, auxquelles se sont ajoutées au XX^e siècle, le cinéma et les arts médiatiques, les arts de la scène ainsi que la bande dessinée.

Voir : Urdla.com et La fabrique du nous

L'imaginaire, à la rêverie, à la transcendance... L'art a, par conséquent, un impact à la fois sur l'individu et la société, et il agit psychologiquement sur les êtres »².

L'art est politique

Ces impacts de l'art aux niveaux à la fois individuel et collectif n'ont pas échappé aux dirigeants. Il est donc utile de porter un regard critique sur la manière dont les politiques interviennent - manipulent parfois - dans les domaines de l'art et de la culture. Resituer l'art dans son contexte politique est donc souvent utile même si une œuvre d'art d'hier nous interpelle aujourd'hui.

Sous certains régimes, des œuvres d'art (monuments, tableaux, livres, etc.) sont censurées, voire détruites. La preuve qu'elles dérangent, qu'elles peuvent agir comme un contre-pouvoir. L'art représente un danger pour les gouvernants totalitaristes qui cherchent à réduire l'esprit critique, la créativité, ne voyant dans l'homme qu'un outil au service de leurs seuls intérêts, de leur vision étriquée. L'art dans sa fonction subversive interroge la société et est révélateur de l'air du temps. L'art est émancipation.

L'art sans voix

Mais pour que cette fonction se déploie, encore faut-il que l'esthétique ne soit pas guidée par les choix d'une élite, d'un marché de l'art et/ou d'un gouvernement. Dans l'après-guerre, Russes et Américains se sont ainsi livrés à une véritable guerre froide culturelle, la CIA allant jusqu'à financer le secteur artistique européen porté par les artistes de gauche, pour réduire l'hégémonie du réalisme socialiste promu par la dictature culturelle communiste.³ Autre menace pesant sur l'art : celle d'une société alimentée par le commerce et l'industrie, par les réseaux sociaux, les influenceurs, les médias aux mains de grands groupes de presse. Reproduction, formatage, règne du divertissement sont omniprésents et ferment la porte aux expressions singulières ; celles qui approfondissent, élargissent les points de vue sur le monde. Se demander quelle est aujourd'hui notre culture « au quotidien », celle qui influence nos modes de vie et rompt avec ceux qui ont précédé permet de réaliser combien nous sommes aujourd'hui coupés d'une perception plus fine, plus nuancée du monde dans lequel nous vivons.

Pourtant, dans un ouvrage consacré à **l'art à la rencontre de la réalité sociale des jeunes**⁴, le



© Equipes Populaires - Expo Folon Villers-la-Ville 2020

pédagogue allemand Thomas Ziehe souligne que « l'esthétique peut changer notre vision de la vie, elle peut ôter ce degré de compréhension automatique du monde, elle peut ouvrir vers l'inconnu et conduire par conséquent à une perception différente du monde qui nous entoure ». Il ajoute : « l'expérience esthétique peut également être utile dans le domaine social, contrebalançant l'informel banal, nous rendant davantage conscients de la manière dont nous façonnons les événements dans notre société, au travers de rituels, de mises en scène, de styles, et nous rend plus sensibles à l'atmosphère sociale ; elle peut contrebalancer les habitudes quotidiennes. Il s'agit d'abandonner nos préférences personnelles pour quelque temps, parce qu'un processus de travail esthétique l'exige, parce qu'une image, un morceau de musique ou un texte est, à tel moment, plus important. Les expériences esthétiques nous permettent de porter temporairement un regard étranger sur nous-mêmes. »

L'art antifformatage

Pour le poète et écrivain Jean-Pierre Siméon⁵, la poésie, une autre forme artistique, « est un diapason à partir duquel on doit penser notre vie individuelle et le destin collectif... Le diapason de la pensée politique est le poétique, ajoute-t-il. Il nous permet de renouer avec la part perdue de l'existence, ouvre la conscience à des dimensions imprévues et élève le cœur à des hauteurs insoupçonnées ». L'auteur constate que depuis les années 60-70, notre société a occulté les poètes. « Le matérialisme les aurait-il tués en étendant le pouvoir de l'avoir et du paraître ? », interroge-t-il. « La poésie n'est plus au cœur de notre compréhension de la vie sociale, notre société étant gouvernée par des modes socio-économiques. La poésie gêne car elle suppose, implique, définit une autre façon d'habiter le monde. Un peuple qui perd sa poésie, perd son âme. » Pour Jean-Pierre Siméon, il est urgent de restituer à notre monde sans boussole la parole des poètes, rebelles à tous

les ordres établis. La poésie permet de sortir du carcan des conformismes, du consensus, de « libérer les représentations du réel, de trouver les voies d'une insurrection de la conscience. Aujourd'hui, on n'habite pas le monde, on le traverse à toute vitesse. Nous nous divertissons », déplore-t-il. « La poésie est un combat », conclut-il. « La vraie vie est dans une manière intense d'être au monde, présents aux autres. » Tout geste artistique nous bouscule, nous fait sortir du rang, de ce qu'il nomme « les 3 con : Consensus Conformité Convention. Tout ce qui est du domaine de l'art authentique est dérangeant », poursuit-il. Dans un monde complexe, violent, inquiétant, la tentation est grande de pratiquer le repli sur soi. Or, il est urgent d'être éveillés. « Notre monde met en avant comme modèle d'identification, le contraire de l'insurrection ; celui d'une conscience servile, soumise. » Cela a forcément des conséquences politiques. « Nos consciences sont clôturées. »

Décloisonner les esprits

C'est sur ce socle que l'on peut bâtir une société portée par des valeurs qui définissent ce qu'est une vie digne. Art et éducation permanente, on le voit, ont forcément partie liée pour mener des combats collectifs, l'art agissant comme un propulseur dans nos décodages de la société. Ignorer cela risquerait de nous enfermer dans des chiffres, des statistiques, des données froides et factuelles qui ne feraient que renforcer cette tendance au matérialisme, à ce qu'on appelle erronément la 'raison' depuis Descartes. L'art est vivant, tissé de singularité et d'émotion. En cela, il porte en lui la substance qui peut nous aider à déplacer les lignes qui nous enferment et définissent nos prés carrés.

Laurence Delperdange

1. Les Yolngu sont un peuple aborigène habitant au nord-est de l'Australie. Voir : Fondation Burkhardt-Felder Arts et Culture. Site Internet : www.fondation-bf.ch
2. Didier du Blé, *Quel rôle a l'art dans une société*, in Lextenso, 7/6/21 Actu-juridique.fr
3. *Quand la CIA infiltrait la culture* (Hans-Rüdiger Mi-now), https://youtu.be/58QTcf_mFag. La face cachée de la CIA - série Thema de Arte. Voir sur Dailymotion.com
La face cachée de l'art américain (François Lévy-Kuentz). A revoir sur France.tv
Nouvelle géopolitique de l'art contemporain. Chronique d'une domination économique et culturelle, Aude de Kerros, Ed. Eyrolles, 2019
Quand l'art dérange, série Arte, juin 2021
4. Colin Prescod, *L'art rencontre la réalité sociale des jeunes*, Ed. Luc Pire, Bruxelles, 1999
5. Jean-Pierre Siméon, *Habiter poétiquement le monde? La poésie sauvera le monde*. Essai. Le passeur éditeur, 2016

Comment l'art rencontre-t-il les réalités sociales des publics avec lesquels nous travaillons ?

A Gand, le centre de production théâtrale Victoria, fondé en 1992, travaille avec des jeunes issus de toutes les couches sociales. Souvent, des thèmes sociaux s'inscrivent dans les représentations et dans le processus de travail préparatoire. La plupart des grandes productions de la compagnie sont mises en scène dans des environnements ouvriers, elles reflètent des problèmes sociaux de notre société contemporaine. Pour inspirer l'écriture, des promenades sont proposées dans le quartier ouvrier De Brugge Port à Gand. Les participants aux ateliers ont découvert ensemble l'album photos Living Room, du photographe Nick Waplington retraçant la vie de famille de la classe ouvrière au Royaume-Uni. D'autres spectacles ont été écrits à partir d'anecdotes, et de situations extraites de la vie réelle et de l'expérience personnelle des acteurs¹.

Des militants des régionales des Equipes Populaires de Namur, du Hainaut Centre, de Verviers, du Luxembourg poursuivent la même démarche et réalisent collectivement des spectacles de théâtre-action². A Namur, **L'impossible dressage des ramiers**, créé en 2017, est un spectacle qui dénonce avec humour les dérives de l'activation des chômeurs. **L'effet paillasson**, créé avec la Compagnie Buissonnière en 2019, illustre l'importance de la participation et de la contestation citoyennes en démocratie. A Verviers, l'atelier théâtre « Identités Plurielles » créait en 2018, **Histoires amères, à mères, à mers**, un spectacle qui sensibilise le public à l'immigration et aux problèmes rencontrés par les réfugiés et interroge notre humanité via des récits de vie familiaux.

Les ateliers de création d'histoires digitales animés par les Equipes Populaires³ font eux aussi appel à une réflexion sur la création « littéraire », le choix des images pour dire la société à travers un récit personnel. Raconter des histoires donne sens au monde. Ainsi, lors d'un récent atelier, un court extrait du livre **Ce que la vie signifie pour moi**, de Jack London⁴ a fait écho pour Laetitia à sa difficile traversée de la pandémie. D'autres ont choisi un extrait de l'ouvrage **Manières d'être vivants** du philosophe Baptiste Morizot⁵. Chaque histoire s'inscrit dans le vécu des participants en résonance avec d'autres lectures, d'autres images à partir desquelles rebondir.

A la régionale de Charleroi-Thuin, un atelier d'écriture de contes progressistes a été lancé. Il a fallu au préalable analyser ce qu'est un conte, comment il fonctionne, ce qui le différencie d'un autre genre littéraire, etc. Pour ensuite écrire collectivement un conte, autour d'enjeux de société actuels. « Cocaco Løgre », « La Cigale et la fourmi » et « Le Coq et l'Ogre » ont été écrits. Trois contes à partir desquels des débats ont été menés et des revendications exprimées.

Ailleurs encore, des fresques sont réalisées collectivement. Expression, créations collectives sont bien au cœur de nos démarches d'éducation permanente. Cinéma, littérature, poésie, contes, images, art plastique viennent les nourrir tout en profondeur.

1. Colin Prescod, *L'art rencontre la réalité sociale des jeunes*, Ed. Luc Pire, Bruxelles, 1999
2. *L'effet Paillasson* (Régionale de Namur) - *Histoires amères* (Régionale de Verviers) - etc. Voir : www.equipespopulaires.be / pages régionales.
3. Ateliers de création d'histoires digitales : www.histoires-digitales.be
4. Jack London, *Ce que la vie signifie pour moi*, Ed. Poche, 2006. Ed. originale : 1906
5. Baptiste Morizot, *Manières d'être vivant*, Enquêtes sur la vie à travers nous, Coll. Mondes sauvages, Ed. Actes Sud, 2020



LA DÉMOCRATIE CULTURELLE AU COEUR DE L'ACTION DES CENTRES CULTURELS

« La démocratie culturelle, c'est la participation active des populations à la culture, à travers des pratiques collectives d'expression, de recherche et de création culturelles conduites par des individus librement associés, dans une perspective d'égalité, d'émancipation et de transformation sociale et politique »

(Art 1, Décret de 2013 sur les Centres culturels)

A la fin des années 2000, la nécessité se fait sentir de revoir le décret sur les Centres culturels de 1992. Surtout pour en sauver le principe fondateur : des endroits où se vit l'éducation permanente, où différents acteurs échangent sur l'expression culturelle et artistique des réalités qu'ils vivent, où chacune et chacun peut participer à la définition de son identité culturelle, de ses identités culturelles. Des endroits qui contribuent de manière participative à transformer les questions de société en matériau sensible, tangible. Revenons sur ce processus où se matérialise la "démocratie culturelle".



© Rog01-Flickr

En mars 2009, la ministre de la Culture Fadila Laanan présentait une note d'orientation pour lancer et encadrer le processus de révision du décret sur les Centres culturels, datant de 1992. Cette note d'orientation n'était pas sortie de nulle part. Elle suivait un très large exercice d'auto-évaluation des Centres culturels supervisé par l'administration. Pour Luc Carton, Inspecteur-référent à la Fédération Wallonie-Bruxelles, cette auto-évaluation s'avérait nécessaire tant « les Centres culturels ne parl[ai]ent plus le même langage, utilis[ai]ent parfois les mêmes mots mais dans des sens extrêmement différents [...]. Les notions de

'démocratie culturelle', de 'démocratisation de la Culture', d' 'éducation permanente', de 'soutien pour les groupes les plus fragiles', de 'développement socioculturel d'un territoire', etc. [...], faisaient l'objet d'interprétations contradictoires »¹. Ces différentes notions étaient pourtant déjà présentées comme les missions fondamentales des Centres culturels dans le décret de 1992.

Aider à se représenter le monde

L'objectif premier et central de la révision du décret était donc de réinsister et de renforcer ces missions fondamentales, en réformant les

démarches, les procédures et les méthodes, en vue d'effectivement tendre vers cette « *pratique approfondie de la démocratie, métier de base des centres culturels* »². En effet, les Centres culturels sont dès le départ envisagés comme des « ensembliers », où se nouent des partenariats avec une multiplicité d'acteurs présents sur le territoire qu'ils couvrent. Ces acteurs viennent tant du milieu artistique au sens strict que du monde de l'enseignement, de l'éducation permanente, de la jeunesse, de l'aide sociale, etc.

Art. 2. Le présent décret a pour objet le développement et le soutien de l'action des centres culturels afin de contribuer à l'exercice du droit à la culture des populations, dans une perspective d'égalité et d'émancipation. L'action des centres culturels augmente la capacité d'analyse, de débat, d'imagination et d'action des populations d'un territoire, notamment en recourant à des démarches participatives.

Comme le rappelle Luc Carton, observateur et acteur central de cette réforme du Décret, les Centres culturels ont une responsabilité, à leur échelle évidemment : celle « *d'aider les populations à se représenter le monde* ». Bien sûr, chacune et chacun peut se représenter le monde de manière rationnelle, cognitive. C'est ce que proposent les sciences sociales. Mais on peut, on doit pouvoir, « *se représenter le monde aussi par l'ensemble de nos perceptions, de nos sentiments et émotions*. Évidemment, les arts et la Culture permettent de le faire mieux que les sciences sociales, d'où l'idée de centrer la finalité de l'action culturelle de tous les Centres culturels autour de l'exercice des droits culturels des populations, c'est-à-dire des droits à se représenter le monde, des droits à inventer l'avenir, des droits à s'exprimer, à créer, à connaître la création, à accéder aux œuvres, à accéder au patrimoine, à s'identifier à un groupe ou à une communauté, à participer à la vie culturelle, à s'éduquer, à s'instruire, à s'enseigner »³. La matérialisation du droit à la culture, de la démocratie culturelle.

Art. 20. L'action culturelle vise à permettre aux populations l'exercice effectif du droit à la culture, avec une attention particulière à la réduction des inégalités dans l'exercice de ce droit. Afin de permettre l'exercice du droit à la culture. Le projet d'action culturelle précise l'impact visé sur : [...]; 3° le renforcement de l'exercice d'une citoyenneté responsable, active, critique et solidaire; 4° l'accroissement des capacités d'expression et de créativité des citoyens, seuls ou en groupe, dans la perspective de leur émancipation individuelle et collective.



© wordshare-Flickr

Le nouveau décret s'articulera autour de cette « exigence procédurale » du droit à la culture à laquelle sont soumis les Centres culturels : « *la mobilisation des populations [d'un territoire] dans un processus de regard, d'expression, d'analyse et de débat sur les enjeux de société. Une pratique de médiation entre un travail sur des enjeux de société et un travail symbolique* »⁴. C'est cela qui doit fonder « l'action culturelle » du territoire de chaque Centre culturel.

Le Centre culturel doit donc envisager les méthodes et les procédures pour stimuler et accompagner l'expression, l'analyse et la délibération des groupes sociaux, organisations et associations présentes sur le territoire et qui sont désireuses de participer à ce processus. Le décret ne prévoit donc rien en terme de contenu. Seules la méthode et la procédure comptent. Une procédure qui doit être la source et le cadre de la définition des objectifs et des projets portés par le Centre culturel. Cette démarche est envisagée, par les concepteurs du décret, comme une boucle. Le premier moment de celle-ci, on l'a vu, est donc la mobilisation des acteurs du territoire (parmi lesquels, on le voit d'emblée, les acteurs de l'éducation permanente. Mais le décret ne stipule rien). Le deuxième temps réside dans la définition des enjeux de société qui va naturellement entraîner le troisième moment, celui de l'élaboration commune d'un projet spécifiquement culturel.

Finalement, la boucle s'opère dans le quatrième moment, quand ces projets culturels finissent eux-mêmes par nourrir de l'information, de la formation, de la création, de la créativité.

Voilà comment le « nouveau » décret sur les Centres culturels envisage l'exercice des droits culturels. Bien qu'il ne soit envisagé ici qu'à l'échelle des Centres culturels, ce décret permet de donner corps et profondeur au droit à la culture, à la démocratie culturelle. D'ailleurs, à la lecture des événements, on peut es-

timer que ce décret sur les Centres culturels inspirera par la suite la modification du décret sur l'éducation permanente, en 2018. Une modification qui poursuit l'objectif, d'après la Ministre Alda Greoli, « de viser bien plus que les publics dit "défavorisés" mais plus largement, les publics transformés en 'consommateurs de

La démocratie culturelle, moyen de contrôle de l'historicité, qui remplacerait la lutte des classes

Alain Touraine est un sociologue français. Un observateur aiguisé des mouvements sociaux. Sa pensée a accompagné le processus de modification du décret sur les Centres culturels.

D'après Touraine, prévoir des mécanismes de participation de toutes et tous à la politique culturelle est essentiel. Pour lui en effet, notre monde a énormément perdu en visibilité. Avant, se représenter le monde était plus simple. On le faisait à partir du groupe auquel on appartenait. Aujourd'hui, tous les groupes et les codes qui façonnaient notre rapport au monde sont en crise : « les partis politiques, la démocratie représentative sont plus que malades. [...] Le quartier, la famille, l'école, tout cela est complètement remis en cause, même la justice. Bref, la première réalité est que ce vocabulaire social ou économique-social se défait et nous nous retrouvons, nous, individus, groupes, avec une vie désocialisée, désintégrée et donc, nous sommes renvoyés à nous-mêmes. Pourquoi ? Parce que les formes, les champs de domination, les rapports de pouvoir se sont étendus formidablement. [...] Aujourd'hui, vous le savez comme moi, les pouvoirs, les dominations, les influences, les hégémonies qui s'exercent sur vous viennent de partout. Ils viennent d'un pouvoir mondial, d'une globalisation économique ; ils viennent de médias internationalisés, de modes de consommation internationalisés. Je ne suis pas en train de dire que le monde actuel est méchant, je dis que nous sommes soumis à des influences de tous côtés. Par conséquent, comment nous défendons-nous ? Comme citoyen, comme travailleur, comme consommateur, comme communicateur, c'est-à-dire comme moi, comme vous, comme nous. La seule chose qui existe aujourd'hui face au monde formidable des appareils impersonnels, des marchés, des événements économiques, des mouvements technologiques, des guerres, des affrontements, de la violence, ce sont des êtres humains, il y a moi, moi et moi. La seule chose que je puisse défendre, que j'ai à défendre, le seul point solide, c'est moi, le droit d'être moi. Et « être moi », cela veut dire beaucoup plus qu'être ce que je suis à un moment donné avec mes caractéristiques. Donc, la première grande réalité, c'est que la globalisation tue le social et ne laisse plus face à face que ces masses immenses. En face de cela, pour l'instant, je caricature un peu, plane une sorte d'inquiétude sur notre propre existence. »⁵

Il continue : « Nous sommes des êtres humains parce que nous avons une certaine « réflexivité », une capacité à nous représenter à nous-mêmes, à créer des images de nous-mêmes sur une grotte ou sur internet peu importe. Par conséquent, nous avons la capacité de nous définir par rapport à nous-mêmes. Ce rapport de soi à soi, cette conscience de soi, « ne pas être humilié », pour moi

c'est probablement le plus élémentaire, le cœur du cœur des demandes humaines de toujours et d'aujourd'hui en particulier. Et, ce double de nous-mêmes, que je pourrais appeler « la conscience morale », avant (quand on n'était pas très « costaud » ou qu'on ne savait pas faire grand-chose), on le projetait : on projetait notre faiblesse dans la toute-puissance des dieux, de la raison, dans l'avenir, la société sans classe, la nation et même, la science, l'abondance, etc. Et puis, à mesure que nous sommes devenus plus « costauds », c'est-à-dire que nous avons pu changer le monde, nous avons intériorisé ces images projetées ; nous avons ré-intériorisé tout cela et c'est devenu ce que moi dans mon vocabulaire j'appelle 'le sujet' ».

Pour Touraine, la lutte des classes, telle que l'entendait Marx, ne serait plus d'actualité et dénuée de sens, l'économie n'étant plus le moteur du changement. Touraine remplace la lutte des classes par son concept d'historicité et la lutte pour le contrôle de l'historicité. C'est sous cet angle que l'on peut analyser la modification du décret sur les Centres culturels. Alain Touraine définit l'historicité comme la « capacité d'une société de construire ses pratiques à partir de modèles culturels et à travers des conflits et des mouvements sociaux ». Il évoque ainsi le passage de la société industrielle à la société post-industrielle. Alors que le mode capitaliste reposait sur la simple accumulation des capitaux, la nouvelle société s'appuie aussi sur la maîtrise des connaissances. L'enjeu de contrôle de l'historicité a évolué : la classe dominante ne rechercherait plus seulement la richesse matérielle, mais également le savoir ; c'est ce qui caractériserait principalement la nouvelle « société programmée ». Il est donc essentiel d'après Touraine, de ne pas seulement s'adapter aux fluctuations de son environnement, mais de modifier celui-ci par le biais des mouvements sociaux et le contrôle de l'historicité. Pour l'auteur, « la société est fondamentalement composée de l'organisation sociale d'un côté, c'est-à-dire de la société civile non-politique, et des institutions de l'autre, soit la société politico-institutionnelle et c'est l'interaction entre ces deux pôles au sein d'un 'champ d'historicité' qui assure son mouvement, son historicité. En effet, selon Touraine, la société fonctionne comme un ensemble sur la base d'orientations sociales et culturelles organisées en un « système d'action historique » (SAH) dont la définition et le contrôle font l'objet de la lutte entre les groupes dominants et dominés de la société (classes dirigeantes/classes populaires ; hommes/femmes ; majorités/minorités culturelles). Aussi, contrôler la définition du contenu du SAH, c'est contrôler ce qui va régir la société »⁶.

culture'. Mon souhait est de valoriser la démarche culturelle, celle qui fait de nous des citoyens debout »⁷. Ce décret dira, en son article premier : « Le présent décret a pour objet le développement de l'action d'éducation permanente dans le champ de la vie associative visant l'analyse critique de la société, la stimulation d'initiatives démocratiques et collectives, [...] dans une perspective d'émancipation individuelle et collective des publics en privilégiant la participation active des publics visés et **l'expression culturelle**. La démarche des associations visées par le présent décret s'inscrit dans une perspective d'égalité et de progrès social, en vue de construire une société plus juste, plus démocratique et plus solidaire qui favorise la rencontre entre les cultures par le développement d'une citoyenneté active et critique et de la **démocratie culturelle** ». Si la notion de démocratie culturelle n'est pas définie dans le décret sur l'éducation permanente, celui sur les Centres culturels permet de lui donner corps et matière. Et rappeler son essentialité.

Samuel Legros



©-Equipes Populaires

1. Luc Carton, « Matinée d'information sur la réforme du décret sur les Centres culturels », 26 juin 2013, http://www.centresculturels.cfwb.be/index.php?eID=tx_nawsecuredl&u=0&g=0&hash=ab4c9209c32eaabd-daa95a12c37e8c697a425221&file=fileadmin/sites/cecu/upload/cecu_super_editor/cecu_editor/documents/Centres_culturels_-_histoire/130718_Transcription_presentation_decret_par_Luc_CARTON_v_3.0_.pdf
2. Fadila Laanan, « Note d'orientation pour la révision du Décret centre culturel », mars 2009, http://www.centresculturels.cfwb.be/index.php?eID=tx_nawsecuredl&u=0&g=0&hash=5caffd8c8699c2d-082bacad6253e0d7f68e6e82b&file=fileadmin/sites/cecu/upload/cecu_super_editor/cecu_editor/documents/Centres_culturels_-_histoire/090326-FL-Raffinerie-discours_presentation_note_d_orientation.pdf
3. Luc Carton, op.cit.
4. Luc Carton, op.cit.
5. Alain Touraine, « Comprendre le monde d'aujourd'hui », conférence à Bruxelles, 16 janvier 2006 conférence retranscrite dans *Intermag* : https://www.intermag.be/images/stories/pdf/cf_touraine.pdf
6. Yann Renaud, « Mouvement perpétuel. Luites sociales et historicité de la société dans la théorie d'Alain Touraine », *Le Philosophoire* 2003/1, n° 19, pages 101 à 117
7. <https://rabbko.be/fr/news/fwb-bll-lap%C3%A9ration-bouger-les-lignes-%C3%A0-mi-parcours-les-synth%C3%A8ses-des-coupoles-d%C3%A9mocratie-et-diversit%C3%A9-culturelles-plan-culturel-num%C3%A9rique-remises-%C3%A0-alda-greoli?i=int>

Quelques définitions suggestives

Le décret éducation permanente de 2018 parle bien de droits culturels, du droit à la culture ou de démocratie culturelle. Mais ces concepts n'y sont pas définis. Au contraire du décret sur les Centres culturels qui donnent certaines définitions suggestives. Selon ce décret par exemple :

- La culture, c'est « les valeurs, les croyances, les convictions, les langues, les savoirs et les arts, les traditions, institutions et modes de vie par lesquels une personne ou un groupe exprime son humanité ainsi que les significations qu'il donne à son existence et à son développement »
- La démocratie culturelle, c'est : « la participation active des populations à la culture, à travers des pratiques collectives d'expression, de recherche et de création culturelles conduites par des individus librement associés, dans une perspective d'égalité, d'émancipation et de transformation sociale et politique »
- Le développement culturel, c'est : « l'accroissement et l'intensification de l'exercice du droit à la culture par les populations d'un territoire et la réduction des inégalités dans l'exercice du droit à la culture »
- Le droit à la culture, c'est : « au sein des Droits humains, l'ensemble des droits culturels tant en termes de créances que de libertés, individuelles et collectives, comprenant notamment :
 - a) la liberté artistique, entendue comme la liberté de s'exprimer de manière créative, de diffuser ses créations et de les promouvoir ;
 - b) le droit au maintien, au développement et à la promotion des patrimoines et des cultures ;
 - c) l'accès à la culture et à l'information en matière culturelle, entendu comme l'accès notamment économique, physique, géographique, temporel, symbolique ou intellectuel ;
 - d) la participation à la culture, entendue comme la participation active à la vie culturelle et aux pratiques culturelles ;
 - e) la liberté de choix de ses appartenances et référents culturels ;
 - f) le droit de participer à l'élaboration et à la mise en œuvre des politiques et programmes, et à la prise de décisions particulières en matière culturelle ».

« LE LANGAGE ARTISTIQUE PERMET PLUS FACILEMENT LES GENS À

Le Miroir Vagabond est une ASBL active dans une dizaine de communes situées dans le nord de la province du Luxembourg. Créée il y a 40 ans, elle dispose actuellement de plusieurs reconnaissances. C'est tout à la fois un centre d'expression et de créativité, un centre d'insertion socioprofessionnelle, une association d'éducation permanente, un service d'insertion sociale et une association de promotion du logement (APL). Sa directrice, Elise Jacquemin, nous a partagé son regard sur l'importance de la dimension artistique dans un objectif de libération de la parole.



© Olivia Vanandruel

Elise, peux-tu présenter brièvement le travail mené par le Miroir Vagabond ?

Le travail du Miroir est multisectoriel mais repose sur une base commune et un enjeu transversal. Mon défi est de faire en sorte que l'ASBL reste une seule et même association avec un seul et même projet commun et une seule équipe. Si nous avons différentes portes d'entrée (insertion socioprofessionnelle, logement, dimension artistique...), le fond est identique. Notre souhait est de mettre la pratique socioartistique et les méthodologies collectives et participatives au cœur de notre projet. C'est progressivement que nos activités se sont développées à partir d'observations de terrain et d'animations de quartier qui ont permis de faire émerger les besoins de la population (manque ou dysfonctionnements de services

ou de dispositifs d'accompagnement). Le Miroir s'infiltre dans cette brèche pour mener l'action. Mais ce n'était pas notre volonté de départ d'obtenir l'ensemble de ces agréments. Cela s'est fait petit à petit, pour combler un manque sur le territoire ou pour répondre à un besoin pour lequel il n'y avait pas de réponse. Notre multi-agrément amène aussi parfois des questions. A titre d'exemple, l'« activation » des chômeurs et certaines de nos conventions avec le Forem nous poussent à envisager l'insertion socioprofessionnelle d'une manière avec laquelle nous ne sommes pas forcément d'accord. Mais le Conseil d'administration a toujours marqué la volonté de rester dans le cadre de l'insertion socioprofessionnelle, partant du constat que la population avec laquelle nous travaillons se trouvera de toute façon contrainte de passer par ces dispositifs et sera

Rencontre avec Elise Jacquemin



PERMET DE METTRE ÉGALITÉ »

quoi qu'il arrive confrontée aux exigences de l'activation. Pour nous, le fait de se trouver dans le cadre, même s'il nous pose question sur certains aspects, nous permet d'abord de l'appréhender, d'avoir un point de vue critique en étant dans les lieux où les choses se vivent et parfois aussi de sortir de ce cadre consciemment pour tenter de le modifier officiellement.

C'est évident que la reconnaissance en éducation permanente est une bouffée d'air et d'action pour l'équipe. C'est souvent au sein de l'éducation permanente que viennent s'inscrire toutes les problématiques ou tensions sociales qui émergent des actions de nos autres agréments. Par exemple, via le travail de l'APL, certaines personnes sans domicile fixe ne parviennent pas à obtenir une adresse de référence et, dès lors, à faire valoir leurs droits. Les réflexes de la logique de l'éducation permanente vont nous entraîner dans un travail local d'interpellation politique.

Nos différents secteurs se nourrissent donc les uns des autres. Des articulations se font à tous les niveaux et nous permettent de mener une action assez complète.

En quoi l'art ou la dimension créative/artistique peuvent-ils être utiles à chacun.e ? En quoi le lien entre la dimension artistique et l'éducation permanente est-il important pour le Miroir Vagabond ?

Au Miroir Vagabond on a fait le choix de travailler avec le langage artistique. **On est convaincu qu'il est plus facile de faire que de dire.** Les modes de décision actuels nécessitent généralement une maîtrise de nombreux codes (langage, écriture, numérique...). Le langage artistique permet de mettre plus facilement les gens à égalité. Si on fait bien notre boulot, si notre méthodologie est bien menée, on a l'impression que le processus démocratique est

mieux respecté quand le langage artistique est au cœur du dispositif.

On est aussi convaincus que le fait d'être au cœur d'une création artistique (art plastique ou art de la scène) dégage et renvoie à des émotions plus facilement accessibles que le langage écrit ou oral. Et comme on a aussi fait le choix de travailler avec un public qui ne maîtrise pas facilement les codes de l'écrit ou de l'oral ou qui a un déficit de confiance en soi, ou qui a été abîmé par les institutions par lesquelles il est passé, il aura plus de facilité de « se libérer » et de déposer une parole symbolique à travers un langage artistique.

Le Miroir Vagabond travaille l'artistique de façon collective mais aussi dans l'optique de projets socioartistiques envisagés sur du long terme. Être inscrit dans un projet qui va durer 3 mois, 6 mois, 1 an ou plus, jusqu'à sa finalisation, c'est autre chose que de participer à une animation artistique de 2 heures même si cette animation a du sens et est une étape pour aller vers un projet de plus grande ampleur. Le projet, c'est passer par un début, un milieu et une fin. Ce sont des étapes difficiles, porteuses, confrontantes mais elles permettent aux personnes, au groupe, au territoire de marquer un changement.

Comment développez-vous la dimension éducation permanente en lien avec une dimension artistique ? Qu'est-ce que la création artistique peut apporter en éducation permanente ?

La méthodologie que nous utilisons quand nous travaillons à partir d'une dimension artistique est du ressort de l'**animation-création**. L'animateur n'impulse pas un thème. Pour tous les procédés créatifs, le groupe est accompagné pour déterminer le ou les thèmes sur le(s)



© Olivia Vanandruel



quel(s) il va travailler. La méthode est volontairement très balisée, les consignes sont précises pour éviter que des rapports de force se créent au sein du groupe. Par exemple, en peinture, on demande de ne pas faire de mélanges de couleurs car très peu de gens les maîtrisent finalement. On utilise uniquement les couleurs de base, les mêmes pour tout le monde.

L'animation-création est un processus qui comprend 4 grandes étapes.

Au départ de l'animation, les participants sont amenés à créer des formes, à choisir des couleurs, puis à réaliser des personnages et des objets. Les consignes sont volontairement très simples, tout comme les personnages et les formes, à nouveau pour que chacun se sente à l'aise, s'approprie le plus simplement les outils et se laisse aller. C'est la première étape qui constitue **l'expression spontanée et symbolique**.

De ces formes, de ces personnages et objets, se dégage un récit symbolique construit collectivement. Le procédé est à nouveau très simple : on dit un mot, une phrase ou plusieurs, chacun à son tour, en rebondissant sur la phrase du précédent. Cela fait émerger une question centrale, un thème plébiscité par l'ensemble des participants. Le **récit** est ensuite mis en peinture, via une fresque, ou mis en scène à l'aide d'intervenants des arts de la scène.

L'étape suivante est la **confrontation**. Selon

nous, la création, qu'elle soit d'arts plastiques ou de la scène, doit pouvoir être confrontée à l'espace public, à d'autres intervenants, à d'autres groupes, pour amener d'autres regards, interrogations, réflexions et que le changement fasse son chemin. D'où notre nom, « Miroir Vagabond », en référence à l'effet miroir recherché. La création va avant tout renvoyer en miroir au groupe ce qu'il est, ce qu'il veut dire, parfois même inconsciemment. « L'objet » artistique final va être non seulement valorisant pour le groupe, mais va (dans l'idéal) être le vecteur de sa parole, publiquement, afin de faire bouger un curseur au sein d'un quartier, d'un village, d'une cité, d'une région, d'une institution, etc. Le mot « vagabond » fait quant à lui référence au côté itinérant, au travail en milieu de vie (camping, quartiers, cités, villages...).

De ce point de vue-là, les compétences artistiques des artistes qu'on engage sont au service de notre public et des projets. Chaque artiste doit pouvoir se décaler de ce qu'il est en tant qu'artiste et se mettre au service des gens avec lesquels il travaille. Leurs compétences techniques vont servir à faire émerger la parole de personnes qui n'ont que trop rarement l'occasion de s'exprimer.

Historiquement on a beaucoup travaillé avec la peinture et le théâtre. Mais notre nouvelle équipe amène des nouveaux langages artistiques : marionnettes, gravure... Peu importe la technique proposée du moment qu'elle puisse être travaillée de façon égalitaire et en collectif et que l'on puisse aboutir à une présence dans l'espace public. Pour rendre visibles les choses, pour rendre possibles la confrontation et le changement.

La dernière étape, pas toujours facile à atteindre, est la **médiation**. S'il est important que le projet se retrouve à un moment face à un tiers ou dans l'espace public, on aurait tendance à penser que le projet est fini à ce moment-là, et à passer à un autre projet. Or non : il y a ensuite à prendre en charge ce que l'effet miroir a provoqué sur le groupe lui-même ou sur le groupe tiers. Ce processus doit donc être envisagé sur un temps long si on veut atteindre une prise de conscience et/ou un changement.

« Si la science a fait sa part d'alerte, l'art et la culture peuvent l'amplifier. Pour informer et percuter, il faut s'adresser aux tripes. »

« La part de notre cerveau consacrée aux informations est gavée, il faut nourrir la puissance d'agir de nouvelles sources d'inspiration pour se reconstruire un horizon. »

« Il y a environ 150 ans, Elisée Reclus écrivait : "Là où le sol s'est enlaidi, là où toute poésie a disparu du paysage, les imaginations s'éteignent, les esprits s'appauvrissent, la routine et la servilité s'emparent des âmes et les disposent à la torpeur et à la mort." Pour résister, pour s'enrager, pour s'engager, ensemble, sortons nos plumes, nos pinceaux, nos crayons de couleur, mettons de la poésie dans nos rues, des scènes de théâtre dans nos quartiers, de la musique dans nos villes... pour imaginer et écrire ensemble un avenir désiré. »

Extraits du livre *Plutôt couler en beauté que flotter sans grâce*, Corinne Morel Darleux



© Olivia Vanandruel



© Olivia Vanandruel

Le processus créatif facilite-t-il la libération de la parole ? Faire de l'éducation permanente en réunion autour d'une table, est-ce dépassé ?

Non bien sûr, ce n'est pas dépassé. Mais il nous paraît important de varier les langages, qu'ils soient artistiques ou non. De notre expérience, il nous semble plus simple d'aborder le langage artistique pour faciliter la parole. Mais on ne dit pas aux gens « venez chez nous, on va faire de l'artistique » parce qu'on a conscience que l'art peut aussi être excluant.

Au Miroir, on considère qu'il y a un intérêt et une urgence à travailler avec toutes les personnes qui sont exclues des lieux de réflexion et de décision. On a une responsabilité vis-à-vis de cela. Il y a un enjeu vraiment important d'aller vers les invisibilisés. Les modèles d'enseignement et d'éducation plus classiques ont échoué pour ces personnes. Travailler autour d'une table ne va peut-être pas convenir à tout le monde. Il y a aussi parfois un travail particulier préalable à mettre en place avant d'arriver à une action d'éducation permanente. Ces personnes ont des choses à dire, notamment pour les décisions qui les concernent et pour lesquelles on ne leur demande jamais leur avis.

Comment travaillez-vous l'éducation permanente au quotidien ? Comment constituez-vous les groupes ?

Si je devais définir le Miroir Vagabond, je commencerais par dire que c'est avant tout une ASBL qui travaille sur un territoire spécifique. Et dans notre travail au quotidien, on tient compte de cette spécificité et de la population qui habite ce territoire. On fait le choix également de travailler avec une population plus précarisée et plus exclue des services classiques.

On constitue nos groupes en étant au cœur des milieux de vie des gens. C'est dans nos gènes d'être dans les quartiers. Et nos agréments nous permettent d'y être présents et actifs. On a la chance d'être une équipe de 40 travailleurs dont la moitié est présente au sein même des quartiers, en contact direct avec les personnes.

Nos projets sont diffusés par flyers et affiches mais ils fonctionnent surtout grâce à notre ancrage sur le territoire et à notre connaissance du tissu associatif. Et bien sûr, étant donné les problèmes de mobilité au cœur de notre région rurale, on organise nous-mêmes la mobilité des personnes qui ne pourraient pas se déplacer spontanément pour diverses raisons.

Vous organisez également le festival Bitume... peux-tu nous en dire quelques mots ?

Le festival Bitume est un festival de théâtre de rue itinérant qui se déplace sur 3 communes du nord de la province de Luxembourg et s'installe au cœur des villages. Cette année, il a été organisé à Ny sur la commune de Hottton, les 16 et 17 juillet. L'objectif est de toucher un public plus mélangé et pas uniquement « les festivaliers ». Il nécessite donc un gros travail d'animation en amont. On est allés au préalable à la rencontre des populations de la commune accueillante mais aussi des associations locales, ce qui est crucial selon nous. Il se peut que les écoles de la région réalisent l'affiche du festival, qu'une troupe de théâtre locale s'implique dans la préparation du festival, que des enfants en stage viennent y présenter leur travail... C'est toute cette machinerie, une imbrication et mobilisation du tissu local dans le festival qui permettent sa réussite. On vise une action culturelle réellement démocratisée. Par ailleurs, le festival est gratuit, ou au chapeau. C'est une position que nous défendons. Certains nous disent '*vous dévalorisez la culture en la rendant gratuite*'. Or pour nous, c'est en la rendant accessible, et notamment financièrement, qu'elle est montrée au plus grand nombre et donc mise en valeur. Les compagnies sont payées à leur juste prix grâce à des subsides publics et sont bien accueillies. Mais si on veut inclure et faire participer tout le monde, on préfère maintenir le festival gratuit en sachant que les familles auront de toute façon des frais minimums pour y participer (déplacement, boissons, nourriture...).

Propos recueillis par Françoise Caudron

L'ART JAILLIT, LA PAROLE SE LIBÈRE

CRÉER, S’AFFIRMER, RÉSISTER, S’ÉMANCIPER

Quand il a été question de dessiner les contours de cette parution, c’est tout naturellement que j’ai proposé d’aborder l’angle de la libération de la parole. J’avais pu par le passé expérimenter au travers de la peinture les joies de la création artistique, ces joies qui pendant un moment m’avaient été arrachées dans une obscure période de ma vie. C’est alors que l’art, l’envie créatrice, le bonheur qui en découle s’est peu à peu réinvité en moi. Créer pour se libérer, s’ouvrir à nouveau à ce monde souvent violent à bien des égards. Créer pour faire taire le silence destructeur, pour matérialiser ses paroles, pour permettre ensuite de les partager, échanger sur sa propre expérience et nourrir celle des autres et pour, quelques fois, transformer la société.



© teetasse-Pixabay

Faire taire le silence

En préparant cet article, je repensais aux mots de la poétesse américaine et militante lesbienne afro-féministe, Audre Lorde qui toute sa vie durant a dénoncé les inégalités et a jeté les fondements de l’intersectionnalité, bien avant que ce concept ne soit théorisé¹. Dans son recueil d’essais et de textes politiques *Sister Outsider*, elle nous dit : « Bien qu’il soit préférable de ne pas avoir peur, savoir relativiser la peur me donne une très grande force. J’allais mourir, tôt ou tard, que j’aie pris la parole ou non. Mes silences ne m’avaient pas protégée. **Votre silence ne vous protégera pas non plus.** Mais à chaque vraie parole exprimée, à chacune de mes tentatives pour dire ces vérités que je ne cesse de poursuivre, je suis entrée en contact avec d’autres femmes, et, ensemble nous avons recherché des paroles s’accordant au monde auquel nous croyons toutes, construisant un pont entre nos différences »². Quel rapport avec le

sujet qui nous occupe ? Pour Audre Lorde, le poème a longtemps été le seul moyen de faire sortir les mots. C’était pour elle la forme la plus adéquate pour dire, révéler, pour dénoncer le sexisme, le racisme, l’homophobie et le classisme : « *Pour les femmes, la poésie n’est donc pas un luxe. C’est une nécessité vitale de notre existence. Elle forme la qualité de la lumière dans laquelle nous prédisons nos espoirs et nos rêves de survie et de changement, d’abord transformés en langage, puis en idée, puis dans une action plus tangible* »³.

La vie de Lorde, tout comme celle de visages moins connus, nous montre que l’intime est politique.⁴ Mais comment dépasser l’entre-soi, la posture réflexive ? Comment transcender l’importante et nécessaire création individuelle en la transposant dans le champ collectif ? En d’autres termes, comment passer de l’expression individuelle à l’expression collective ? L’art peut-il être aussi ce trait d’union, servir de

liant entre la nécessaire intériorité et l'extériorisation, par l'échange, le partage, la confrontation, la transformation dans un collectif ?

« L'imagination est une arme pas pour fuir la réalité mais pour créer cette réalité »⁵

Dans son « *Petit guide de résistance créative* », le *Laboratoire d'Imagination Insurrectionnelle* livre quelques principes pour arriver à faire ce lien entre l'intérieur et l'extérieur. Ce collectif créé en 2004 à l'initiative de Jay Jordan, d'Isabelle Fremeaux et de *The Vacuum Cleaner*⁶, possède une vision bien à lui de ce qu'est l'art, s'inspirant notamment de l'artiste Allan Kaprow : « *On pourrait voir le sens général de l'art changer profondément : passer du statut de fin à celui du moyen, de la promesse de la perfection dans un autre monde à la démonstration d'une méthode pour donner un sens à nos vies dans celui-ci* ». Si cette philosophie poursuit pour eux l'objectif d'arriver à des actions directes, à de l'activisme, l'art peut aussi avoir un effet libérateur qui ne mène pas nécessairement à l'action plus radicale mais qui permet néanmoins de réunir des gens d'origines très différentes et d'ouvrir à une prise de conscience collective.

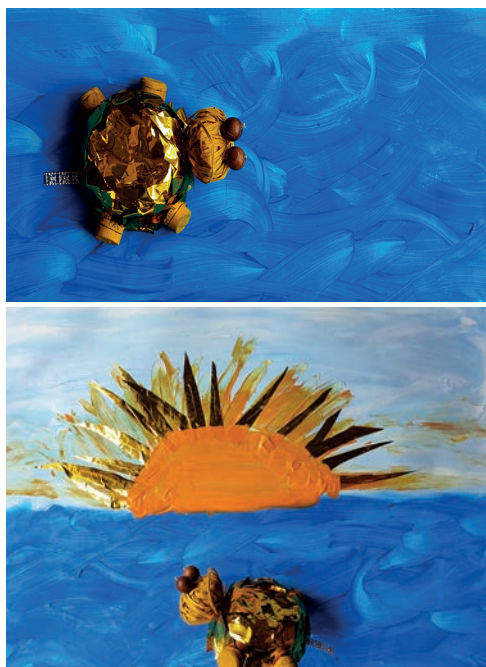
La parole peut se libérer en individuel, dans un groupe, mais aussi sur l'espace public. « *J'ai été actif dans le mouvement Reclaim the Streets. L'idée c'était de faire des fêtes de rue, parce que les rues sont les communs qui ont été privatisés par la voiture. Plus il y a de voitures dans une rue, moins les voisins se parlent. On voulait mettre du plaisir dans le militantisme : danser, faire la fête. On utilisait la technique des teufeurs : l'endroit de la fête était secret. Deux voitures entraient en collision, les automobilistes s'engueulaient. Tout le monde se demandait ce qui se passait. Et en fait, c'étaient nos voitures, pour bloquer la rue et commencer la fête. La politique préfigurative c'est de montrer dans ton action le monde que tu veux voir advenir. Pas juste dire « on ne veut pas de voiture » mais plutôt montrer ce que serait une rue, une autoroute sans voiture. C'est là qu'on peut voir le pouvoir de l'imaginaire. La puissance d'un tel récit peut traverser les séparations de classe. »*, explique Jay Jordan⁷, artiste-activiste.

La libération de LA parole par l'art peut donc devenir la libération DES paroles que l'on veut porter ensemble : « *Nos projets sont des portes pour des gens qui ne sont pas dans des mouvements. L'important, c'est de créer des espaces de convivialité et de créativité. De créer*

du commun avec les gens d'un territoire donné. Pour nous, il y a un principe qui est fondamental : nous voulons rester enracinés dans les mouvements sociaux. C'est pour nous le rôle de l'artiste »⁸.

La création pour se dépasser

En éducation permanente, l'art est un outil qui permet de « délier » les langues de personnes qui ne sont pas à l'aise avec l'écrit ou la prise de parole. L'antenne namuroise de l'association d'éducation permanente *Action et Recherche Culturelles* (ARC) le constate dans sa pratique. Sa mission est de « *promouvoir et défendre le droit fondamental de chaque individu à une identité culturelle, en évolution* ».



© Action et Recherche Culturelles

L'un des projets artistiques mené par la régionale de l'ARC en 2019 était destiné à des demandeurs d'asile des centres d'accueil de Florennes et de Jambes. « *Les résident.e.s de ces centres sont dans une situation précaire à cause de la barrière de la langue, du fait de leur isolement. Ils sont coupés du monde et de leur famille dans le centre. On s'est dit que ce public n'avait probablement pas toujours l'occasion de s'exprimer, ni même conscience qu'il avait le droit de le faire. L'art est un bon médium pour pallier cette grosse barrière de la langue. D'autant plus que les résident.e.s ne savent pas tous communiquer entre eux. C'est donc un bon moyen pour arriver à rassembler les gens* », souligne Mathilde Desender, animatrice chez ARC Namur. Au-delà de l'apprentissage d'une technique artistique, de la réalisation d'une création esthétique, l'art permet aux gens de délivrer un

Festival La BELLE HIP HOP

Peinture, théâtre, dessin, BD, poésie, slam, rap, graffiti... Toutes ces formes d'expressions sont des facilitateurs d'expression. Le festival *La BELLE HIP HOP* donne la place à la scène hip hop féminine mondiale et propose des ateliers de découverte de la culture Hip Hop tant à Bruxelles qu'en Flandre et en Wallonie dans des centres pour réfugiés, des écoles, des maisons de repos, des hôpitaux, des écoles de danse, des maisons de jeunes, des prisons ainsi que des centres pour femmes victimes de violences.

➔ Depuis 6 ans, du 8 au 15 mars @Labellehiphop

Le Collectif des femmes : l'art, un outil d'émancipation des femmes

Le *Collectif des femmes* propose depuis 20 ans des ateliers artistiques. Autant d'espaces qui laissent la parole des femmes s'exprimer et permettent à celle d'autres d'émerger, de se révéler. « *Nous travaillons l'art comme un outil d'émancipation des femmes* ». Actuellement, certains ateliers participent à un projet de 'broderie contemporaine, libération des femmes et de la parole'. « *La broderie, dans le temps, était un métier de soumission des femmes. Aujourd'hui, nous la travaillons pour exprimer les « non-dits » et briser la Loi du silence* »⁹ !

➔ @collectifdesfemmesasbl

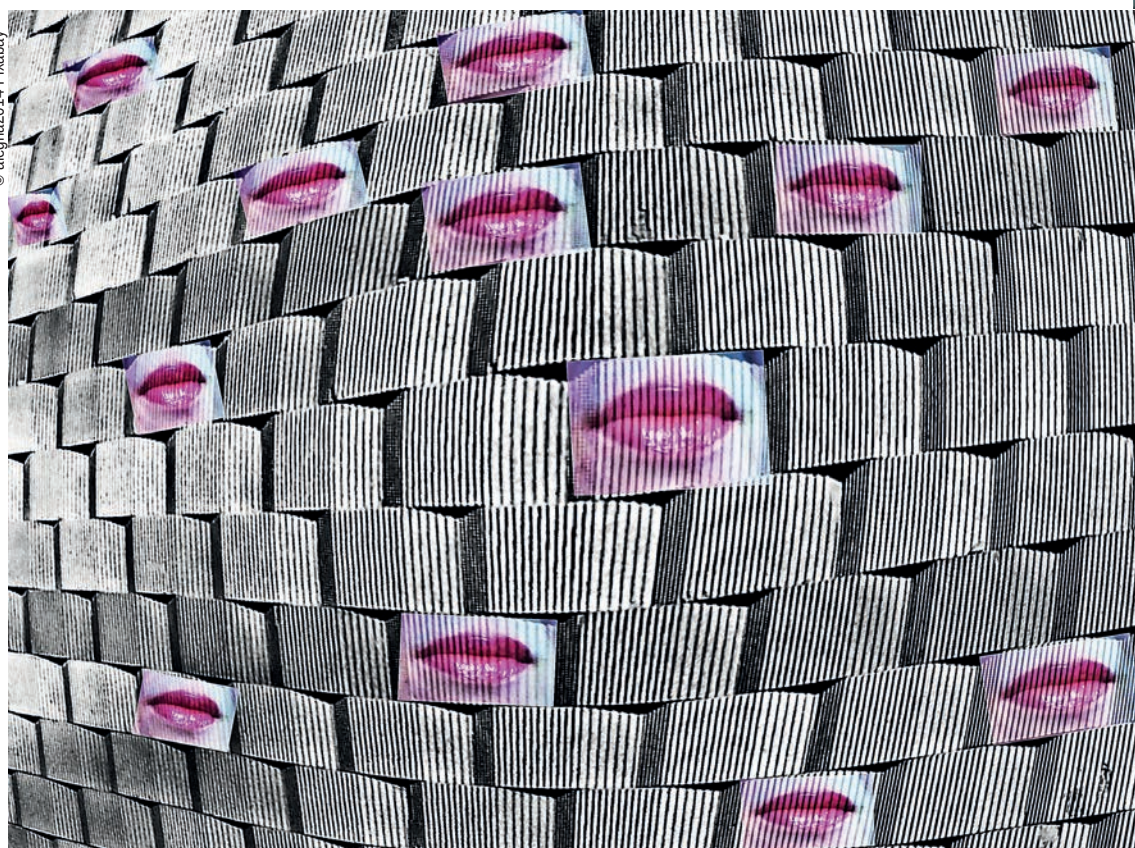
message, d'exprimer une opinion. « Il y avait un fil rouge lié à leurs émotions et comment ils se sentaient dans le centre. S'exprimer sur leurs conditions d'accueil. L'idée était de produire un effet libérateur. On leur demandait ce qu'ils souhaitaient pour le futur, quelles étaient leurs attentes une fois arrivés en Belgique. », précise-t-elle. Et d'ajouter : « Je constate que c'est plus facile pour chacun.e de s'exprimer en passant par un médium autre que la parole ou l'écrit. A la fin de l'atelier, on leur proposait de présenter leur création. Et pour les créations de ceux ou celles qui montraient sans expliciter, on pouvait comprendre ce qu'ils voulaient dire ».

Le conte toujours d'actualité

explique Sébastien Zaghdane, directeur et animateur chez ARC Namur.

« Avec un autre groupe, on a aussi utilisé le conte à la demande des participant.e.s. [Voir photos page 15] Au départ, c'était un atelier d'expression par l'écriture et la parole qui a évolué parce que certaines personnes avaient du mal avec ces médiums. Pour la réalisation de ce conte, on est partis sur l'œuvre de la tortue de Jan Fabre, mais le conte s'en est finalement peu à peu éloigné. Quand on lit le conte, Jan Fabre et la tortue deviennent les personnages d'une histoire plus large dans laquelle sont présentées les inquiétudes par rapport à l'environnement. Le conte permet de partir d'une activité individuelle pour atterrir dans quelque chose de collectif », enchaîne Mathilde.

© alegria2014-Pixabay



Le Créahm : l'art pour une meilleure intégration de la personne handicapée dans le champ social

« L'action du Créahm s'inscrit dans la perspective d'un accompagnement global de la personne handicapée. De ce point de vue, le travail en ateliers participe pleinement au développement de la personne et à son épanouissement en qualité de sujet. Il sollicite au long terme les participants dans un projet personnel de création. Ce faisant, il permet le développement de nouvelles formes d'expression ; il renforce l'estime de soi ; il rend possible la construction intérieure d'une identité en laquelle le handicap n'est plus un frein, ni un stigmate, mais le lieu propre d'un déploiement individuel »¹⁰.

➔ @CreahmRegionWallonne

D'autres projets ont porté leurs fruits : « Nous proposons des animations artistiques aussi au sein de nos cellules alpha avec des personnes migrantes un peu plus loin dans leur processus. Les participant.e.s ont choisi le conte comme médium pour faire passer leur message. Dans « A la recherche d'une terre d'accueil », le groupe a utilisé l'écrit et des illustrations pour raconter son histoire dans un contexte où on sentait qu'il y avait un avis assez négatif sur les migrants au sein de la population. Ce projet a duré plus d'un an, le conte étant rédigé en français, on voulait s'assurer d'être au plus près de ce qu'ils voulaient livrer de leur histoire. Ils ont donc mis en scène leur histoire via un théâtre d'ombres chinoises »,

Chez ARC, ce sont les membres du groupe qui choisissent les différents éléments du projet : « Notamment le type d'illustrations du conte. Ici, ils ont fait des photographies de chaque scène sur base de décors qu'ils ont eux-mêmes réalisés. Ce sont des collages de déchets et de pages de magazines. Ils ont réalisé la tortue en 3D et pour les personnages, on a pris des playmobils. On a fait tout avec de la récup'. C'est une sorte de stop motion, chaque scène a été photographiée avec chacun des éléments lui correspondant. L'atelier s'est terminé fin juin. On va en faire un livre qu'on va imprimer et aussi exposer le contenu au Cinex, le 22 août. Ce sera l'occasion d'inviter les gens du quartier et les proches des participant.e.s. »



© PublicDomainPictures-Pixabay

La confiance transformatrice

On le voit, après une prise de conscience individuelle puis au sein du groupe, naît aussi la volonté d'occuper l'espace public : « Tout dépend du projet et des participant.e.s. C'est notre objectif, chez ARC. L'idée est d'amener les gens à revendiquer leurs droits culturels. Ça fait partie de notre ADN. Par exemple, avec le conte "A la recherche d'une terre d'accueil", nous avons imprimé des exemplaires du conte et nous sommes allés au Salon SIEP (Service d'Information sur les Etudes et les Professions) pour pouvoir toucher les jeunes et les écoles. C'était la volonté des participant.e.s de faire connaître leurs histoires aux plus jeunes. Sensibiliser plus efficacement et lutter contre les préjugés les concernant. Ils ont aussi souhaité le diffuser eux-mêmes en organisant une journée portes ouvertes. Ils ont par la suite réalisé des cartes postales contenant un QR code pour pouvoir diffuser la version pdf », souligne Sébastien Zaghdane.

Les deux animateurs d'ARC constatent un changement chez les participant.e.s aux ate-

liers, dans leur rapport au monde, dans la confiance en eux/elles. « Une personne nous a dit qu'elle osera plus donner son avis à l'avenir après avoir pu apprendre à argumenter et à travailler son esprit critique. Ce n'est pas anecdotique, cette dame est d'origine étrangère et elle nous expliquait que grâce aux ateliers, elle a pris conscience que le comportement de certaines personnes à son égard n'était pas normal, que c'était du racisme. Elle n'encaisse plus sans rien dire, elle ose maintenant opposer des arguments à ce genre d'attaque. On voit que généralement les gens prennent confiance en eux », se réjouit Mathilde Desender.

« Je pense aussi à une autre personne qui a participé à l'un de nos ateliers, qui a un léger handicap mental. Au départ, elle avait du mal à rentrer dans l'animation. Et par la suite, elle s'est affirmée, a pris de la confiance en elle. Ses parents ont constaté qu'en un an, elle avait gagné beaucoup en autonomie », ajoute Sébastien Zaghdane.

Claudia Benedetto

Vie Féminine : l'art comme outil de résistance

Vie Féminine, association féministe d'éducation permanente utilise la créativité comme « un outil de résistance et d'émancipation individuelle et collective par et pour les femmes. Dans cette démarche, le processus de création part des vécus, des expériences et des aspirations des femmes pour révéler de l'émotion et libérer la parole autrement qu'à travers des mots. La dynamique collective permet également de dénoncer les inégalités vécues par les femmes et d'oser la subversion par rapport aux modèles dominants pour imaginer d'autres possibles. À travers des créations, les luttes féministes se matérialisent autrement en s'appuyant davantage sur le symbolique, l'implicite. Le public extérieur les redécouvre ainsi par le biais de l'émotion et la sensibilisation se renouvelle ».

➔ @VieFeminine

1. Par Kimberlé Williams Crenshaw en 1989.
2. Audre Lorde, « La transformation du silence en langage et en action », *Sister Outsider*, Mamamelis, juin 2018.
3. Audre Lorde, « La poésie n'est pas un luxe. », *Sister Outsider*, Mamamelis, juin 2018.
4. Slogan apparu dans les mouvements de libération des femmes à partir des années 1960 et rendu célèbre dans le livre de Carol Hanisch, *The Personal is Political* (1970).
5. Jay Jordan, Petit guide de résistance créative, Le Laboratoire d'Imagination Insurrectionnelle. Conférence organisée par le Théâtre de la parole dans le cadre du 4^e Festival Paroles de Résistance, juin 2022.
6. Cofondateur du Laboratoire d'Imagination Insurrectionnelle et membre de 2004 à 2009, est un artiste vivant et travaillant en Grande-Bretagne. « Son travail à propos de ce monde qui merde est à la fois candide, provocateur et ludique. » www.thevacuumcleaner.co.uk
7. Jay Jordan est un artiste-activiste, cofondateur de Reclaim the Streets et de l'Armée des clowns. Il a été un des caméramans du film de Naomi Klein, *The Take*, et a notamment codirigé le livre *We Are Everywhere. The Irresistible Rise of Global Anti-Capitalism* (Verso, 2004).
8. Jay Jordan, Petit guide de résistance créative, Le Laboratoire d'Imagination Insurrectionnelle. Conférence organisée par le Théâtre de la parole dans le cadre du 4^e Festival Paroles de Résistance, juin 2022.
9. Roxana Alvarado, artiste plasticienne, maître verrier www.collectifdesfemmes.be/cec-expression-et-creativite
10. <https://creahm.be/presentation>

INNOMBRABLES RÉUNIONS : LE GRAAL DE LA POLITIQUE ET DE L'ÉDUCATION PERMANENTE ?

Rien n'a encore été écrit à ce sujet. Ou alors, si des réflexions similaires ont un jour été publiées, elles ont échappé à la mémoire collective autant qu'à mes recherches. Le résultat est le même : je n'ai aucune référence à faire valoir pour les considérations qui vont suivre. Juste un peu d'expérience, quelques intuitions, et cet esprit de provocation qui a pour unique but de faire réfléchir, de secouer le cocotier de nos certitudes et de nos habitudes. Pour tout jeter ? Certainement pas : les habitudes sont aussi les héritages d'anciennes intuitions pertinentes, ce sont des façons de faire qui ont remporté les batailles idéologiques. Alors, la réunion, un modèle politique à revoir ? Ça se discute.



© Arturo Espinosa-Flicker

Si l'on pousse la caricature à l'extrême, on peut couper le monde du travail et de l'engagement militant en deux : il y a ceux qui aiment les réunions et ceux qui les détestent. Ceux qui adorent parler, contredire, reformuler, « être d'accord avec tout ce qui vient d'être dit », ajouter une petite chose, apporter une précision, paraphraser. En réunion comme des poissons dans l'eau, ils considèrent que c'est lors de ces moments collectifs que le travail bat son plein. Tout le contraire de ceux qui fuient les réunions comme la peste. Pour ceux-là, elles sont toujours trop longues : on ne fait que répéter ce qui s'est dit la fois précédente, on s'écoute parler – ce sont d'ailleurs toujours les mêmes qui parlent –, on ne décide rien, bref, on perd du temps ! Pour le camp des anti-réunions, le travail commence seulement une fois la réunion terminée.

Bien sûr, c'est schématique, et chacun pourra se reconnaître à la fois des deux côtés, selon l'humeur du moment et les urgences en cours.

Il n'empêche, certains ont une tendance plus marquée d'un côté ou de l'autre.

Balle au centre

Donnons d'abord un peu raison aux « antis » avec quelques chiffres. Le temps passé en réunion par les employés et, surtout, par les cadres des entreprises est tout simplement hallucinant : selon une enquête de 2018 en France, les cadres des entreprises passent en moyenne... 27 jours par an en réunion ! Cela représente plus de 12h par semaine. Et ce n'est pas comme si ces réunions étaient vécues comme efficaces : 42% des sondés estiment que ces réunions sont souvent mal préparées et 48% déclarent qu'elles sont rarement suivies d'un compte-rendu. Mais ça... c'est dans le monde de l'entreprise, n'est-ce pas ? Rien de tel dans nos associations d'éducation permanente ! (Si vous n'avez perçu aucune ironie dans la phrase qui précède, soit vous ne

connaissez pas le monde associatif, soit vous êtes engagé.e dans une perle rare).

Remettons la balle au centre. On trouve, à l'inverse, du côté des pourfendeurs des réunions inefficaces, une foule d'outils d'animation, de coachings et de conseils pratiques qui prêtent parfois à sourire. Nous devrions systématiquement chronométrer, minuter, donner des rôles, voire faire les réunions debout pour garantir qu'elles soient toujours courtes et efficaces. Comme si nous étions des machines, destinées à être rentables, et non des êtres humains qui trouvent du sens aussi dans ce qui ne produit rien de lucratif : des paroles échangées, de l'humour, une meilleure compréhension de notre travail, le sentiment de viser quelque chose de commun et, même, les conflits – les indispensables conflits, grâce auxquels tant d'ajustements, de changements, sont possibles.

Un modèle ?

Peu importe, au fond, qu'on aime ou qu'on n'aime pas. La question est surtout de se demander pourquoi la « forme réunion » est autant utilisée, autant plébiscitée. Pensons au nombre de salles qui y sont consacrées, selon un schéma qui varie peu : des tables, des chaises, en cercle ou en carré, pour s'y asseoir, parler et écrire. Dans toutes les entreprises, les associations, les institutions, les administrations, en politique comme dans le social, en éducation permanente autant que dans les cercles d'affaires, la « forme réunion » jouit d'une légitimité incontestable.

À ce point que, par exemple, dans le secteur de l'éducation permanente, les réunions seront peu remises en question et, même, considérées comme presque intrinsèquement porteuses d'éducation permanente. Prenons le cas d'un projet de potager collectif. Est-ce de l'éducation permanente de faire des semis de courgettes ? A priori, non. Est-ce de l'éducation permanente de faire une réunion pour mettre en place les règles de ce potager collectif ? A priori, oui. On comprend le principe. D'un côté un acte concret, qui peut être silencieux, sans échange, sans réflexion : mettre une graine dans un pot. De l'autre, des échanges potentiellement conflictuels pour se mettre d'accord sur le fonctionnement d'un « commun ».

Néanmoins, dans un cas comme dans l'autre, tout dépend du contexte, des objectifs et des effets produits. On peut tout à fait imaginer des réunions sans aucune conflictualité, où certains participants monopolisent la parole tandis que d'autres ne la prennent pas. On



© Bill Rogers-Flickr

peut aussi imaginer, au contraire, des « jardiniers en herbe » auxquels cette activité donne confiance, qui échangent en travaillant et qui s'autorisent, dans la pratique de cette activité même, une parole, des points de vue, du désaccord, des découvertes. S'il ne fait aucun doute que c'est l'ensemble du processus lui-même qui a de l'importance – réunions et activités prises dans leurs interactions – il n'en reste pas moins que, parmi les acteurs de l'éducation permanente, nous avons *a priori* tendance à penser que c'est lors des réunions que se disent ou se décident les choses essentielles, tandis que ce qui se passe en amont et en aval est *a priori* moins décisif. On sait pourtant que les adages ont leur part de vérité : « *ce sont lors des pauses-café que se prennent les décisions importantes* ».

Quelques aphorismes à méditer avant votre prochaine réunion

« *La volonté de renoncer à son indépendance, de troquer le témoignage de ses sens contre le sentiment confortable mais déformant la réalité, d'être en harmonie avec un groupe, est l'aliment dont se nourrissent les démagogues.* » (Paul Watzlawick)

« *Comité : Un groupe de personnes incapables de faire quoi que ce soit par elles-mêmes qui décident collectivement que rien ne peut être fait !* » (Winston Churchill)

« *Il y a plus de lumière et de sagesse dans beaucoup d'hommes réunis que dans un seul.* » (Alexis de Tocqueville)

« *Quand dix personnes qui pensent la même chose se réunissent, elles ne pensent plus.* » (Alain)

« *Quand, dans une réunion, un homme ne dit rien alors que tout le monde parle, on n'entend plus que lui.* » (Raymond Devos)



© Bill Rogers-Flickr

Un imaginaire collectif à interroger

Si, maintenant, on pense à d'autres pratiques hors réunion (couture, atelier de fabrication de produits artisanaux, répétition de théâtre, manifestation, action militante, balade, sortie culturelle, repas, création artistique collective...), le raisonnement est le même. Pourquoi ne pas considérer que peuvent se jouer, au cœur même de ces activités-là, des dynamiques d'éducation permanente même en l'absence de réunions ? Allons même plus loin : pourquoi

ne pas considérer que ces activités-là pourraient remplir exactement les mêmes fonctions qu'une réunion formelle ?

Je n'avance pas ici une conviction, j'interroge nos certitudes. Sommes-nous certains qu'une réunion autour d'une table garantit davantage de délibération collective qu'une discussion, par exemple, lors d'une répétition de théâtre ? Ou bien sommes-nous, simplement, victimes de notre imaginaire collectif qui associe depuis des décennies la politique et les choses sérieuses avec l'image de personnes assises, sérieuses, qui parlent, prennent des notes et boivent du café (qui jadis fumaient forcément) ?

Ces quelques paragraphes ne sont que le début d'une intuition. Ils confirment, bien sûr, qu'en matière d'éducation populaire et de conscientisation politique, l'essentiel réside dans les trajectoires globales et dans l'articulation des différents types d'activités. Mais l'intuition va donc plus loin : elle invite à modifier aussi le regard micro sur ce qui se joue selon le type d'activité formelle, à déconstruire l'ordre d'importance qu'on accorde à celles-ci, à démystifier la forme « réunion ». Non pour l'abandonner mais pour en augmenter l'exigence : dans une réunion, pas plus que dans un cours de cuisine, rien n'est garanti d'avance, et ce qu'elle peut receler de « politisant » n'y est pas automatique.

Guillaume Lohest

La fonction rituelle des réunions

Peut-être faut-il accepter que même les réunions qui ne servent à rien... servent à quelque chose ! C'est ce qu'en dit Claude Riveline, un spécialiste de la gestion des organisations, en se basant sur la sociologie d'Émile Durkheim.

« Une collectivité humaine, une tribu, a besoin de se reconnaître par des gestes partagés, des rites, et des idées communes, des mythes. Une collectivité sans moments de partage se délite. Des rites qui ne servent pas une idée leur donnant sens perdent progressivement leurs effets ; on parle ainsi de réunions « purement rituelles » pour évoquer une activité devenue ennuyeuse par manque de sens. Des récits censés symboliser des finalités communes n'opèrent plus qu'ils ne sont pas actualisés et partagés régulièrement par des rites¹. »

1. Claude Riveline, « La gestion et les rites » in *Annales des Mines*, <https://gallica.bnf.fr>